

# Jean Muno

## Dans la veine du fantastique belge

Aurélien Boivin

Numéro 53, mars 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45979ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Boivin, A. (1984). Compte rendu de [Jean Muno : dans la veine du fantastique belge]. *Québec français*, (53), 36–39.

# Jean Muno : Dans la veine du fantastique belge

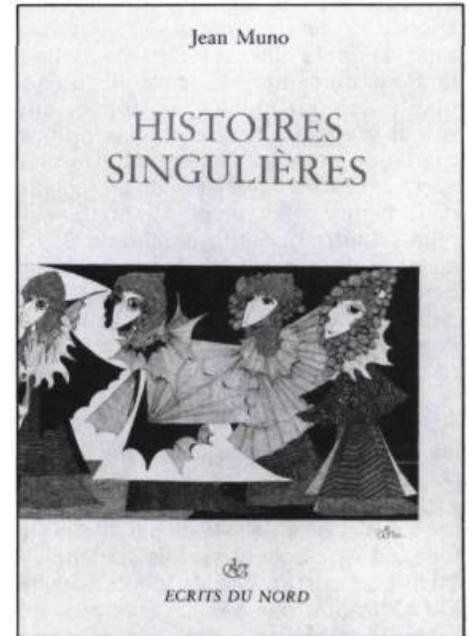
aurélien boivin

« Écrivain plutôt tragique qui aurait le sens de l'humour », comme il se définit lui-même, Jean Muno est Belge de naissance et de cœur, mais il appartient à la grande littérature universelle par les thèmes que son œuvre exploite. C'est un écrivain prolifique : une douzaine de romans et de recueils de contes et de nouvelles, deux pièces de théâtre publiées, un essai consacré à la *Littérature belge d'expression française*, avec la collaboration de Robert Frickx, dans la prestigieuse collection « Que sais-je ? », plusieurs textes épars dans nombre de périodiques belges, français ou étrangers et dans des recueils collectifs. Pourtant, Jean Muno est un écrivain méconnu au Québec, voire en Amérique du Nord, bien que sa valeur ait été reconnue par l'attribution de quelques prix et distinctions littéraires : prix Paul Gilson (1966), de la Communauté radiophonique des programmes de langue française pour « Comptine », pièce créée la même année par la Radio-Télévision belge, prix de la ville de Bruxelles (1976) pour son récit *Ripple-Marks*, prix Rossel (1979) pour ses *Histoires singulières*. En 1982, il se classa deuxième, derrière Jacques-Gérard Linze, pour le prix Belgique-Canada avec son *Histoire exécration d'un héros brabançon*. Plusieurs de ces œuvres ont connu la traduction : en roumain (*Histoires singulières* et *Contes naïfs*), en néerlandais (*Caméléon*), en allemand (*l'Hipparion*)...

## L'Homme

Jean Muno, de son vrai nom Robert Burniaux, est né à Molenbeck, près de Bruxelles, le 3 janvier 1924, de parents professeurs. Le père, Constant, qui apparaît sous divers noms dans l'œuvre du fils, était lui-même écrivain, prolifique et polyvalent lui aussi, que Linze présente sommairement dans *Mieux connaître Constant Burniaux* (André de Rache, 1972). Après ses Humanités à l'Athénée royal de Bruxelles, interrompues en 1940 par l'invasion allemande, et son exode au pied des Pyrénées, comme il le raconte dans son « munologue » *Histoire*

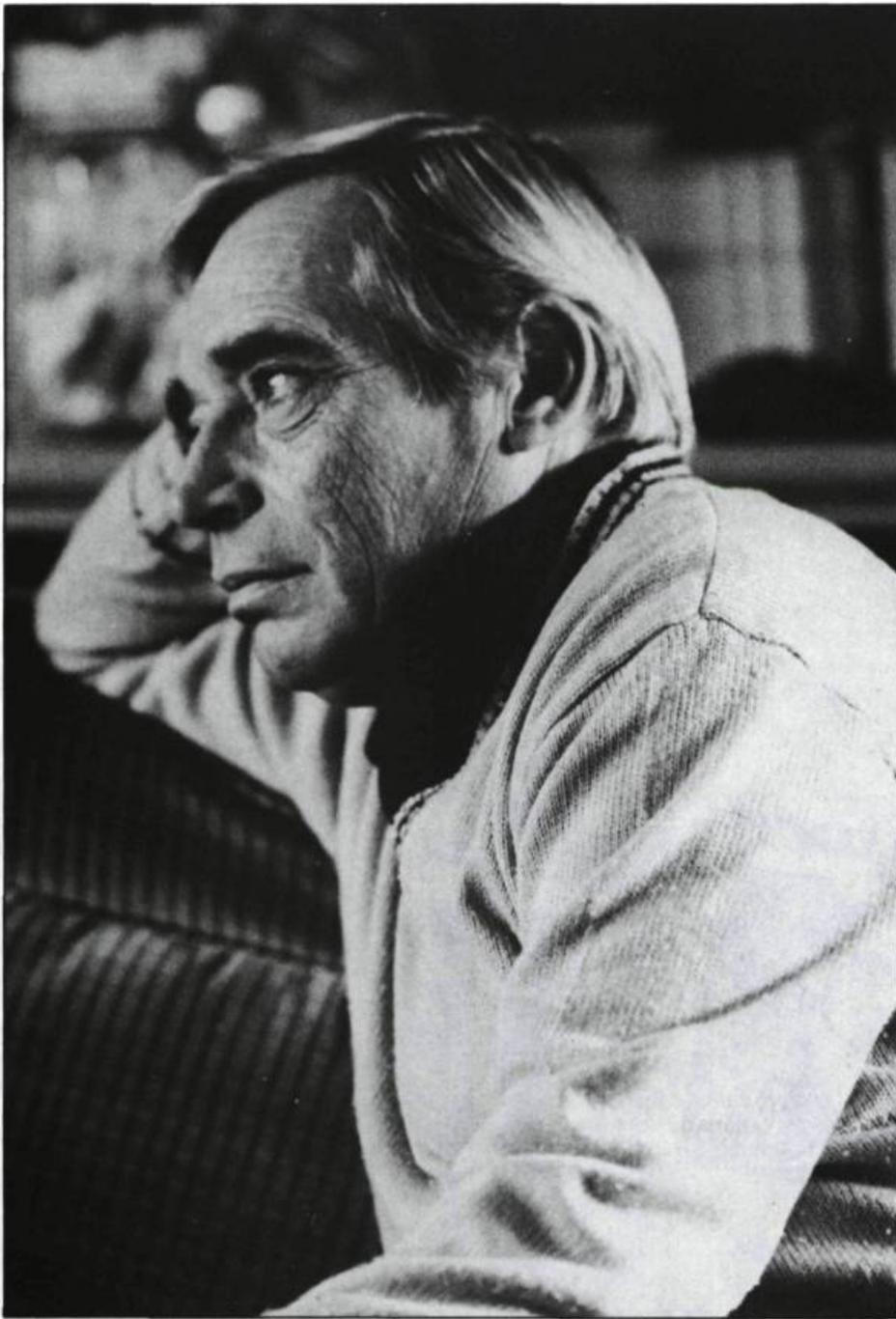
*exécration d'un héros brabançon*, il s'inscrit en philologie romane. En mars 1945, il publie un premier texte, sous son nom véritable, dans *le Ciel bleu*, puis un deuxième, dans *la Flamme*, sous le pseudonyme de Jean Muno, du nom d'un petit village gaumais où se sont écoulées les vacances de son enfance. En 1947, il devient professeur à l'Athénée royal de Gand puis à l'École normale de Charles Buls de Bruxelles. En 1974-1975, il remet sa démission pour consacrer sa retraite à l'écriture. En 1955, après avoir collaboré à plusieurs journaux et revues du pays et de l'étranger, il publie son premier roman, *le Baptême de la ligne*, inspiré par ses débuts dans l'enseignement, débuts qu'il raconte avec beaucoup d'humour et une certaine ironie dans *Histoire exécration d'un héros brabançon*. En 1958, il publie un roman humoristique, *Saint-Bedon*, roman qui se veut une suite du premier. Quelques séjours à Wissan lui inspirent *l'Hipparion* (1962), un récit poétique, bientôt mis à la scène. Dans *l'Homme qui s'efface* (1963), il développe le thème de l'anti-héros, si fréquent par la suite dans son œuvre, en particulier dans *l'Île des pas perdus* (1967) et dans quelques nouvelles fort bien structurées de *la Brèche* (1973). Après une année sabbatique et les événements de Mai 1968, il publie une pièce de théâtre, *Anti, une histoire de fin du monde* (1968), un roman, *le Jocker* (1972) dans lequel il raconte la montée fulgurante « d'un petit homme qui n'est pas un as » qui sait s'adapter à la société dans laquelle il évolue, « mi-homme, michien, bichon pour les dames, Monsieur de compagnie ». La même année que *la Brèche* (1973), il publie sous son nom *la Littérature belge d'expression française*, un panorama de la « littérature belge de langue française ou des lettres françaises de Belgique ». Peu après sa retraite paraît *Ripple-Marks*, un récit dans lequel il se révèle beaucoup, comme homme et comme Belge, et dans lequel Patrick Bonté puisera une bonne partie de *Caméléon*, spectacle à un personnage appuyé par quelques marionnettes présenté à Montréal, au Café de la Place,



du 11 janvier au 11 février 1984. Pour la première, l'écrivain belge a effectué son premier voyage au Québec. Après la publication des *Histoires singulières*, il est reçu à l'Académie royale de langue et de littérature françaises. Ses œuvres les plus récentes, *Contes naïfs* (1980), *Histoire exécration d'un héros brabançon* (1982) et *Entre les lignes* (1983) révèlent un écrivain en pleine possession de ses moyens.

## L'œuvre

Ce qui frappe, dans les œuvres de Jean Muno, c'est la constante présence d'un héros souvent obscur, toujours solitaire qui lutte dans un univers étouffant et brimant pour conquérir une certaine liberté. Cet univers est d'abord habité par la famille de qui le héros, dominé, veut s'éloigner tant il se sent prisonnier. L'image du père, tout-puissant, et de la mère, castratrice, hantent le héros munolien, d'une grande lucidité. La relation du personnage central d'*Histoire exécration d'un héros brabançon* avec ses parents est difficile. Dans cette autobiographie déguisée, où l'humour ne fait pas défaut, Papin, le héros, se rappelle une bonne partie de son existence dans un milieu petit-bourgeois qu'il rejette, conteste. Il « munologue », selon la publicité, sur tout, depuis le lourd cartable dont ses parents Monsieur et Madame (Clauzius) l'ont chargé, qui le gêne dans sa croissance, malgré les



ris de veau à moitié cru (ou à moitié cuit, c'est selon) dont on le gave, et qu'il traîne jusqu'à sa retraite de l'enseignement. C'est d'ailleurs parce qu'il se fait voler ce cartable qu'il décide, en désespoir de cause, de renoncer à la pratique de sa profession. Papin se remémore ses années de collège, son séjour en France, pendant l'occupation, où son père, professeur, vient le retrouver, à sa grande surprise, les purges linguistiques que lui fait subir Clauzius, particulièrement en ces temps difficiles dont profite le père pour mettre au point — c'est sa

façon de faire la résistance — un énorme bouquin intitulé *Ne dites pas Dites...* « *Ne dites pas* : « Il y a longtemps que je n'ai plus mangé de la tête pressée et des pralines » mais [...] *Dites !* en regard : « Il y a longtemps que je n'ai plus mangé du fromage de tête et des crottes en chocolat ». Muno-Papin, qui a étudié dans la *Grammaire simple et complète*, à la composition de laquelle son père a collaboré, vouera par la suite, dans toute son œuvre un culte à la langue française qu'il polit et repolit sans cesse, selon les conseils du sage Boileau : « Cent fois sur le métier,

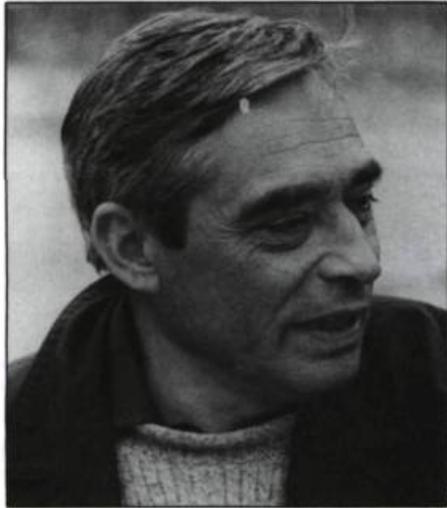
remettez votre ouvrage... » Car, pour Muno, la patrie, c'est la langue. Il y a, d'ailleurs, des pages superbes, dans cette autobiographie écrite à la troisième personne, sur le problème belge, sur le conflit linguistique qui oppose les communautés wallonne et flamande (Papin, non encore affranchi, après avoir vécu les premières années de son mariage dans la maison paternelle, s'installe à Malaise, non loin du lac de Genval, à la frontière des deux territoires), sur le droit du sol, sur le système d'enseignement et la *pédagogie*... Et le lecteur québécois n'est pas du tout dépaycé!!!

### *Histoires singulières ou Singulières Histoires*

Cette qualité d'écriture, on la retrouve dans *Histoires singulières*, un recueil de dix récits fantastiques d'un intérêt soutenu. S'il s'inscrit dans le grand courant de la littérature fantastique belge, à la suite de Jean Ray, Franz Hellens, Thomas Owen, en particulier, qui font la gloire et la renommée littéraire de ce petit pays, il s'en démarque par le caractère tout à fait réaliste des situations imaginées et surtout des personnages inventés. Ses « monstres » ne sont pas des super-étoiles, genre Dracula. Ce sont des hommes et des femmes simples, issus du peuple, professeurs, fonctionnaires, marchands ou chômeurs, le plus souvent, dotés de pouvoirs étranges, presque toujours maléfiques. C'est ainsi que nous apparaît Rita Lise Bathory, dans « la Voix du sang », véritable vampire, responsable de la mort de sa mère, dès sa naissance : au lieu de se contenter de simple lait maternel, comme les autres enfants, elle lui a sucé tout le sang. Mais, contrairement aux autres enfants, Rita s'inscrit dans la lignée d'une famille pour qui le sang est sa raison de vivre : le bisaïeul paternel a perfectionné la technique de la saignée, le grand-père a mis au point une cure de jouvence par l'absorption du sang frais, le père a créé le premier Office privé de transfusion sanguine et le frère aîné a déjà publié une étude intitulée *Essai de réhabilitation critique du vampire de Düsseldorf* et poursuit des recherches sur les *Brucolaques et autres vampires grecs*. C'est d'ailleurs lui qui fournit à sa sœur, selon la promesse qu'il a faite à son père avant sa mort, les victimes dont elle a besoin pour (sur)vivre.

Dans cette histoire, une des meilleures du recueil, Muno privilégie les jeux de mots. Madame Rési compare le frère vampire qui la convoite à son insu et qui espère la ravir à sa sœur Rita au loup du *Petit chaperon rouge* : il pique du nez dans la nuque de sa victime, ses bécots

sont «sangsuels», le sang de la vieille dame, comme le vin, a du corps, du bouquet, du caractère aussi, «grâce à un subtil arrière-goût de nicotine», mais «un peu trop de cholestérol» et bien que «capiteux» (p. 58). Après son aventure avec Madame Rési, sa locataire, il est malade: il est gavé «comme une sangsue»; il a le cœur sur le carreau, «tout sang dessus dessous». Il doit finalement se résoudre à perdre madame Rési au profit de sa sœur qui la fera disparaître tôt ou tard...



Peter Manderley, dans «le Gant de volupté», est un jeune chômeur qui connaît une aventure amoureuse, mais combien étrange, avec un gant noir féminin qu'une main douceâtre agite sur la banquette d'un café portuaire. On le retrouve à quelques jours de là, mort sur la place publique, une main, celle qui était amoureuse de la main de femme, coupée à la hauteur du poignet. Le mystère est entier pour la population car le membre amputé demeure introuvable. Le lecteur, lui, sait mais doute: ce qui est le propre du fantastique. Le narrateur qui flâne dans le parc du Château-Malaise («la Dame au chien») est un homme sans histoire qui rencontre une vieille dame, morte... il y a plus de trente ans. Réincarnation aussi dans «Personne». Karl, le narrateur, ouvre la porte de son appartement à Frédéric Basoulie dit Spirou, un ancien camarade de collège qu'il n'a pas revu depuis 17 ans et témoin de son propre assassinat. À Karl, le seul personnage capable de le voir sous sa forme fantomatique, il demande de démasquer les coupables. Le héros de «l'Iguane» est lui aussi témoin d'apparitions et de phénomènes étranges: il se voit d'un côté de la rue alors qu'il est déjà rendu de l'autre côté; il voit dans son dos, à travers son corps... Quant à la chaise, qui apparaît et disparaît, dans la nouvelle du même nom, elle se retrouve dans sa fuite, «les cornes

menaçantes, sculptées en têtes de lion», et mord son poursuivant, un vacancier, en lui déchirant les flancs. S'opère alors pour l'homme le silence, l'état de grâce que recherche souvent le héros munolien, comme l'écrivain d'ailleurs, tel qu'il l'avoue dans *Ripple-Marks*, un récit-collage: «Ma vocation, c'est le silence» (p. 12). Quel paradoxe!

Il faut lire encore «le Médium» dans lequel Gérard, l'homme à tout faire, se métamorphose en Henri Cocagne, le mari mort de sa maîtresse, dont il épouse gestes et pensée. Quant à «Bande dessinée», elle se rapproche davantage de la science-fiction puisqu'il y est question d'ovni et de voyageurs extraterrestres.

Partout, dans les nouvelles de Muno, on ressent cette terreur, cette panique, cette hésitation, essentielles au fantastique. Le vocabulaire munolien est d'ailleurs propre au fantastique: *étrange, étrangeté, incroyable, étonnant, parut, sembla, douta, comme si, semblable...*, autant de termes qui reviennent dans le discours narratif. Disparition, apparition réincarnation, vision, prémonition, rêve, présence de vampire, fantôme, squelette, tout est possible, au grand plaisir de l'amateur pour qui, selon l'écrivain, «le fantastique s'offr[e] comme l'envers du quotidien» (p. 160).

### Le conteur

Quant aux *Contes naïfs*, un recueil d'une douzaine de contes, et aux vingt-cinq contes de *Entre les lignes*, ils ont la qualité d'être courts, ramassés. Le conte, comme la nouvelle, va à l'essentiel, sans digression, ni détour. Et Muno a l'art de suggérer, de créer une atmosphère, une situation qu'il développe avec une économie de moyens, à l'aide d'une écriture toujours soignée, sans être recherchée. L'argument est simple, banal, le plus souvent, et la situation n'est que plus étrange alors: deux êtres timides se croisent dans un parc sans se saluer. Lui se confie à une agence matrimoniale pour découvrir l'âme sœur. Il donne rendez-vous à la jeune fille dans ce parc qui lui est familier. Il n'aperçoit que cette jeune fille qu'il a si souvent croisée et s'en retourne, déçu. Tout comme la promeneuse d'ailleurs («Personne à l'abbaye de Forest»). Interpellé par un gardien du parc, parce qu'il laisse errer son chien, un homme avoue qu'il ne s'agit pas d'un chien mais de son fils et qu'il n'est pas tenu à se conformer au règlement du parc. Le gardien, malin, le soumet alors à un autre règlement: interdiction de se promener en tenue indécente dans le parc. Depuis, Blacky, le chien, porte une petite culotte («Blacky au Wolvendael»). Une femme refuse un mariage d'amour pour ne pas perdre la vue qu'elle a de son appartement sur un

château voisin («Rose et le beau ma noir»). Dans ces *Contes naïfs*, qui ont déjà servi à illustrer un album, *Bruxelles vu par les peintres naïfs*, Muno aime visiblement les vastes espaces, les grands jardins qu'il associe à une certaine liberté qu'il a recherchée d'une œuvre à l'autre, aux vacances, à l'arrêt du temps, au silence. Ce qui ne l'empêche pas de créer, à l'occasion, des situations étranges, fantastiques dont toute son œuvre est imprégnée: des moines apparaissent dans le parc d'un cloître déserté depuis quelques siècles («Muquette au rouge cloître»), le fantôme de Romuald hante le parc Malou depuis l'expropriation du cimetière Forest; il rencontre d'ailleurs le fantôme de Lenneke Mare (Marie la Misérable) («Romuald au parc Malou»). Le conteur évoque son enfance dans «Lisbeth au jardin botanique» et quelques souvenirs troublants dans «Angèle et la Cité-jardin».

Mêmes décors, ou presque, mêmes situations étranges, absurdes, mêmes personnages étonnants dans *Entre les lignes*, un recueil d'une sobriété remarquable, d'où le titre (?). Mais le recueil eut pu tout aussi bien s'appeler *Contes étranges*. Étrange, en effet, est le comportement d'Émerence qui, grâce à un pouvoir diabolique, sans doute, peut faire mourir les gens qu'elle côtoie au simple énoncé d'une formule cabalistique: «Je vous jure sur votre tête que...». Un camarade de collège, un gendarme, un professeur de mathématiques, six maris, puis deux autres disparaissent coup sur coup. Mais, un jour, après la mort de Frédéric qu'elle aime, elle jure sur sa propre tête. Le lendemain, on retrouve deux corps enlacés, évocation de la fin cruelle de Tristan et Iseult. La mort guette encore Jean-Marie Lamoral que l'épouse, née Angéline Dupont, dotée d'une droite redoutable comme son père, ancien champion du Brabant, euthanasie d'une seule droite «pathétique et terrible», après qu'il fut devenu aveugle à la suite de mauvais traitements («Un poing c'est tout»). Parfois, un conférencier est invité à assister à sa propre conférence («l'Inadvertance») ou un administrateur banquier prie sa secrétaire de lui présenter son fiancé à qui, pourtant, il fait la conversation. Et le fiancé de rigoler du fait qu'on le cherche pour le présenter... à lui-même («Cocktail»).

Le lecteur étranger n'est pas du tout dépaysé dans les œuvres de Jean Muno, même si elles se déroulent dans un coin de Belgique si cher à l'auteur. En évoquant son enfance dont il veut se libérer, en dénonçant l'incommunicabilité des êtres, le cloisonnement de la famille étouffante, le désespoir de l'homme, Jean Muno atteint à l'universel et mérite des lecteurs à travers la francophonie. ■